Le R. P. Habay Joseph O. M. I. 1875-1965

Missionnaire en Athabaska (Canada)

Elève de Saint-Pé de 1885 à 1891

Cette notice, comme le laisse supposer le titre, a paru dans la bulletin des anciens élèves du petit séminaire de Saint-Pé, diocèse de Tarbes-Lourdes.

Le R. Père Habay Joseph est décédé le 31 août 1965, à l'hôpital Saint-Joseph d'Edmonton (Canada), à la suite d'une longue et fort pénible maladie. Il venait d'entrer dans la 91e année de son âge et dans la 62e de son apostolat missionnaire en Athabaska, c'est-à-dire en plein cœur du Far-West canadien. Nous devons à la très obligeante communication de « *La Voix de Grouard* » *Semaine Religieuse* du Vicariat Apostolique — d'ailleurs fondée par le P. Habay en 1942 — le riche fonds de documentation qui va nous permettre de dégager les traits essentiels d'une personnalité éminemment sympathique.

Prédestinations

Il était né le 9 août 1875, à Tarbes, capitale de la Bigorre — cette privilégiée de Marie, constellée de sanctuaires de la Vierge, parmi lesquels Lourdes venait de s'inscrire avec éclat. Sa famille était originaire de la Lorraine annexée (Moyeuvre), mais repliée au pied des Pyrénées, au bénéfice du droit d'option inséré dans le Traité de Francfort. Très pieuse, elle s'acclimata facilement dans un pays où elle respirait une atmosphère mariale et, par dévotion à Notre Dame retarda le baptême du petit Joseph jusqu'au 15 août, fête de l'Assomption. Par ailleurs, ce jour-là même, sous une inspiration d'En-Haut, sa dévote marraine

résolut de mettre sur le métier l'aube de la future Première Messe de son filleul. N'y avait-il pas là le signe d'une véritable prédestination à la fois au sacerdoce et à la Congrégation missionnaire des Oblats de Marie Immaculée?

Enfance privilégiée

L'enfant avait à peine 10 ans lorsque, en 1885, il fut confié par ses parents au Petit Séminaire de Saint-Pé particulièrement réputé, en Bigorre, pour la solidité de la formation intellectuelle et morale de la jeunesse.

Sa famille n'envisageait pas, pour autant, le sacerdoce pour le jeune élève. Mais comme celui-ci ne tarda pas à se faire remarquer par sa piété, son sérieux, son respect de la discipline et ses aptitudes intellectuelles, l'un de ses maîtres, l'abbé Fourcade, voulut voir là des signes positifs de vocation sacerdotale. Les ouvertures à ce sujet trouvèrent dans le cœur généreux de l'enfant et dans la conscience chrétienne des parents un écho sympathique. En conséquence, à la rentrée d'octobre le petit Joseph fut mis au latin qu'on attaquait, à l'époque, de très bonne heure. Il s'y livra aussitôt avec ardeur et inaugura ainsi une carrière intellectuelle aux débuts très prometteurs.

Tout allait donc pour le mieux lorsque, en 1891, une défaillance de santé l'obligea à écourter l'année scolàire. Que se passa-t-il pendant ce congé forcé? Probablement l'enfant dut faire confidence à ses parents de ses rêves missionnaires et, le conseil de famille les ayant agreés, on songea tout naturellement au Juniorat des Oblats de Marie Immaculée près du sanctuaire de N.D. de Sion que l'on connaissait bien, pour la poursuite des études. La prédestination achevait de se préciser. Et c'est ainsi qu'au lieu de rentrer à Saint-Pé, en octobre 1891, c'est vers la Lorraine ancestrale que le jeune étudiant dirigea ses pas. Il devait y terminer ses études classiques sous la direction d'une pléiade de maîtres éminents, tout en achevant de mûrir sa vocation sacerdotale et

missionnaire. Le tout était au point lorsque, en 1895, Joseph Habay atteignait ses vingt ans.

Formation soignée

Exempté du service militaire, le jeune étudiant put entrer immédiatement au noviciat des O.M.I. à Angers, y revêtir la soutane et, au bout d'un an de probation, en la fête de Saint Louis, roi de France, y prononcer ses premiers vœux. A cette occasion il ajouta le nom de Marie à ses prénoms de Baptême et se fit appeler désormais Joseph-Marie. Quelques jours après il entrait au scolasticat de Liège (Belgique) où il allait recevoir, pendant six ans, sous des maîtres spécialisés, une formation philosophique et théologique particulièrement soignée Le 15 août 1898, il était admis à prononcer ses vœux perpétuels, et, au cours des années suivantes allait successivement recevoir les ordres mineurs et majeurs, couronnés, le 13 juillet 1902, par la prêtrise. L'année suivante, en l'anniversaire même de son ordination sacerdotale, il était désigné pour les missions du Canada, avec affectation au Vicariat Apostolique de Grouard (Athabaska) auquel il devait rester attaché toute sa vie, en dépit des nombreuses mutations qui devaient le faire rayonner à travers les divers centres de mission en relevant, comme simple missionnaire d'abord, comme supérieur ensuite et enfin comme Vicaire Général, de son Evêque.

En rodage

En 1903 il prenait donc contact avec l'immense et désertique Prairie Canadienne. Le Vicariat de Grouard en occupait le centre, vaguement délimité au Sud par le 60e parallèle, au Nord par le Cercle Polaire, à l'Est par la Baie d'Hudson, à l'Ouest par les avancées des Montagnes Rocheuses, et représentant une aire de plusieurs centaines de kilomètres de côté. Et, après un certain temps d'acclimatation et d'initiation indispensables, il était affecté à la mission Saint-Henry, l'un des centres

les plus importants du Vicariat. Il y fut reçu à bras ouverts par d'aimables confrères qui l'attendaient avec impatience. Pour rejoindre son poste situé tout au Nord du Vicariat, il lui avait fallu, au cours d'un voyage interminable, traverser l'immense plaine, couper de magnifiques rivières au cours lent et majestueux — Rivière La Paix, Rivière-Rouge, et côtoyer des lacs merveilleux — Athabaska, des Esclaves, de l'Esturgeon, des Foins etc. — sur les bord desquels vivait en semi-nomadisme une population de Cris, de Castors, d'Esclaves et des métis, d'ailleurs très clairsemés. C'était là son champ d'apostolat. Il l'aborda avec enthousiasme et dès le premier instant se donna à lui corps et âme.

Il s'agissait d'abord d'apprendre les langues respectives des tribus à évangéliser, sans négliger l'anglais, la langue officielle. Il fallait en même temps se déplacer presque continuellement pour visiter les postes dépendants du centre de la mission et situés parfois à des centaines de kilomètres. Et avec quels moyens de locomotion! Et sur quelles pistes! tantôt couvertes de neige, tantôt transformées en fondrières. Mais rien n'arrête l'ardent missionnaire. Avant tout il faut évangéliser, administrer les sacrements, pousser dans leurs derniers retranchements les restes du paganisme. Il faut construire des églises, des chapelles de secours, des couvents pour les religieuses ces auxiliaires si précieuses des missionnaires, des écoles, des résidences. Et pour ce s'improviser architecte, contre-maître, voire manœuvre bien souvent. Car l'ardent apôtre n'hésite pas à mettre la main à la pâte. Et ce sera hélas! trop souvent pour voir l'œuvre de ses mains détruite en un clin d'œil par le feu. Tellement ces constructions uniquement en bois offrent de prise à l'incendie.

Rude apprentissage. Mais l'ardeur du vaillant missionnaire ne faiblit pas un instant. Ainsi pendant 8 ans et avec un tel succès que, en 1942, Monseigneur Grouard, Vicaire Apostolique, jette les yeux sur lui pour en faire un Supérieur de Mission.

En pleine Action

Certes, le Père Habay était heureux à la Mission Saint-Henry et il n'aurait pas demandé mieux que d'y rester. Mais les qualités de premier ordre qu'il y avait montrées l'avaient mis en vedette et devaient lui valoir une série de promotions qui feraient de lui plus qu'un Supérieur, un membre du conseil épiscopal, en 1938, et un Vicaire Général canoniquement délégué, en 1942. C'est que, en quelque situation qu'il se fût trouvé, le jeune Supérieur s'était montré toujours à la hauteur de sa tâche. « Jamais une faute, jamais un faux pas, jamais un échec » a-t-on pu écrire à son sujet. Aussi, tout au long de sa carrière, devait-il être muté — toujours en qualité de Supérieur — jusqu'à une dizaine de fois dont deux ou trois pour la même mission. Il semble qu'on ait eu recours à lui toutes les fois que, dans un poste difficile, on avait besoin de l'homme actif, avisé, prudent et ferme qu'il était. C'est du moins l'explication que suggère la réflexion de Monseigneur Grouard justifiant la seconde mutation du Père Habay par le fait qu'il lui paraissait l'homme capable de tirer la mission du Wabaska d'une sorte d'impasse. Ainsi, entre 1912 et 1955, fit-il le tour de presque tous les centres de mission du Vicariat, gagnant partout l'estime et l'affection de ceux qui vivaient sous son autorité et ne laissant derrière lui que des regrets unanimes.

La tâche était pourtant immense, variée, parfois délicate. Deux communautés à diriger: celle des Oblats ses confrères, et celle des Sœurs de la Providence soumises à son ministère spirituel; administration des fermes, indispensables à la subsistance des missions; construction partout d'églises, de chapelles de secours, de résidences, de couvents, d'écoles. Sans doute il ne fait pas tout par lui-même. Mais, s'il laisse à ses assistants la part qui leur est confiée, il dirige tout, il donne une âme à tout. Il est à ses étudiants en langue crise; il est à l'école ménagère; il est à la coopérative indienne; il est à la salle paroissiale; il est à l'école-

pensionnat... Enfin, il est à tous ceux et celles qui sous sa direction se dépensent autour de lui dans les œuvres missionnaires. Si absorbante que soit la tâche matérielle, l'actif Supérieur ne néglige pas le ministère spirituel, car le souci des âmes prime tout chez lui. Sans doute la desserte des postes éloignés revient naturellement aux confrères plus jeunes. Mais il ne renonce pas, pour autant, à tout déplacement. Ainsi n'hésite-t-il pas à répondre personnellement à des appels pressants d'âmes en détresse, parfois à des milles et des milles de distance. Ainsi entreprend-il la liquidation des restes de paganisme qui subsistent en divers points sur la périphérie du Vicariat: au Nord, chez les Esclaves qui n'ont pas encore vu de missionnaires, à l'Est chez les tribus avoisinant les rives de la Baie d'Hudson qui ne possèdent pas de poste de secours etc. etc...

Mais qui pourra jamais dresser le compte des activités variées du vaillant missionnaire pendant plus d'un demi-siècle? Du moins pourra-t-on dégager, de cette rapide esquisse, les traits essentiels d'une personnalité d'élite.

L'homme complet

On a justement dit de lui qu'il était un homme complet c'est-à-dire l'homme qui a réalisé en lui la synthèse harmonieuse de l'humain et du spirituel, des vertus naturelles et vertus surnaturelles.

De taille dépassant la moyenne, élancée, svelte; de visage austère, aux traits anguleux et au teint mat, mais éclairé par un regard plein de bonté; de manières distinguées mais avenantes par leur simplicité et leur naturel, il inspirait d'emblée le respect, la sympathie, la confiance. Sa santé apparemment précaire et pourtant résistante il vérifiait, une fois de plus, qu'une âme généreuse est vraiment maîtresse du corps qu'elle anime. Quiconque le vit à l'œuvre put se demander quelle force était en lui. Rien ne semblait le fatiguer, moins encore l'abattre.

Pour le peindre au moral, ce n'est pas dans ses notes intimes qu'il faut aller chercher des renseignements. Discret à l'égard de tout le monde il le fut d'abord envers lui-même. Aussi a-t-il livré très peu de son riche intérieur. Mais son entourage — subordonnés ou dirigés — a toujours rendu hommage aux vertus de l'homme et du prêtre: clairvoyance et fermeté, prudence et bonté, patience et douceur, par-dessus tout esprit surnaturel, le tout avec une aisance si parfaite qu'il n'y paraissait pas le moindre effort. Affable avec tout le monde il excellait surtout dans ses rapports avec les enfants qui n'éprouvaient aucune difficulté de l'aborder, tant il savait gagner leur confiance. Au total, suivant l'expression d'un bon juge: « homme d'un jugement sûr, droit, loyal, respectueux de l'autorité et toujours inspiré de vues surnaturelles. Et c'est là le secret de ses merveilleuses réussites ».

Le Prêtre

La piéte personnelle du Père Habay était particulièrement remarquable. C'était merveille, nous dit-on, de le voir assidu à la prière au milieu des travaux les plus absorbants. Pour rien au monde il n'aurait omis un exercice de piété prescrit par la règle. Si, pour des raisons graves il ne pouvait l'accomplir à l'heure réglementaire il s'y empressait dès le premier moment libre. Bréviaire, Sainte Messe, méditation, visite au Saint-Sacrament, chemin de croix, rosaire... il s'y absorbait avec une ferveur souverainement édifiante. Et l'on peut dire que dans les dernières années de sa vie, alors qu'il était déchargé des responsabilités actives, il vécut dans un continuel colloque avec le Seigneur dans l'Eucharistie.

Sa plus grande souffrance qu'il ait avouée, ce fut la privation de la Sainte Messe pour cause de maladie ou de voyage. C'est qu'il était profondément pénétré de l'importance capitale, de la majesté et de l'efficacité de cette source de grâces sans lesquelles le monde

retomberait dans la parfaite barbarie. Aussi montait-il à l'autel avec une foi de plus en plus vive et de plus en plus fervente. En ont témoigné tous ceux qui l'ont approché, particulièrement les diverses communautés de religieuses dont il avait dû assumer la direction spirituelle. Quant à sa dévotion à l'égard de la Très Sainte Vierge elle s'exprima sous de multiples formes avec une simplicité, une ferveur, une tendresse d'enfant de Marie, Ainsi, à l'occasion de ses premiers vœux de religion, tint-il à ajouter le nom de Marie à ses autres prénoms et à se faire appeler désormais Joseph-Marie. Une de ses grandes joies apostoliques ce fut de consacrer ses missions à Notre-Dame de Lourdes, de lui dédier églises et chapelles, de pouvoir, à ses rares congés, venir reprendre contact avec la cité des apparitions, enfin de penser que la faveur lui serait résérvée de dormir son dernier sommeil à l'ombre de son sanctuaire canadien.

Le religieux

En toute occasion on trouvera en lui le modèle du religieux; toujours régulier, toujours disponible, toujours prêt à obéir sans discussion, sans tergiversation ni murmures, quelque pénible que pût être un changement d'obédience. Certes, son âme sensible ne dut pas se séparer sans déchirement, en bien des occasions, du champ d'apostolat qu'il venait d'arroser de ses sueurs. Il n'en laissa jamais rien paraître aux yeux de ses Supérieurs ou de son entourage. Ce sacrifice était accepté avec la plus grande abnégation. Comme on se lamentait autour de lui, dans telle circonstance, au moment de la séparation: « Allons, mes Sœurs, se contenta-t-il de répondre en guise d'adieu, c'est la croix n'est-ce-pas? Eh bien! qu'elle vous sanctifie!... Union de prières et de sacrifices!... ».

Avant tout il était respectueux de l'autorité dont il dépendait. Quant au Supérieur, à l'égard de ses subordonnés il se considéra toujours moins comme un chef

que comme un serviteur respectueux et dévoué, selon la parole du Maître: « que le plus grand parmi vous se comporte comme le plus petit et celui qui gouverne comme celui qui sert ».

L'Amicaliste

Le Père Habay ne renia jamais rien de ses origines. Il était resté très attaché au Petit Séminaire de Saint-Pé, « berceau de sa vocation sacerdotale et missionnaire » comme il aimait à le rappeler. Aussi dès qu'il connut l'existence de l'Amicale des Anciens Elèves s'empressa-t-il d'y adhérer et de demander le service de son organe: les Echos de Saint-Pé. Dès lors il se fit une joie de nous tenir au courant de ses travaux apostoliques, de nous rendre visite à maintes reprises durant ses divers congés et d'adresser la parole à ses cadets du Séminaire. En réponse à tant de sympathie, l'Amicale fut heureuse de lui adresser, en 1912, une substantielle offrande pour la restauration de son centre de mission détruit par le feu. Un peu plus tard il nous annonçait la création d'une chapelle dédiée à Sainte Bernadette, chez les Castors. Et très gentiment tout en nous rendant compte de son inauguration un soir de Noël, il nous faisait confidence de ses rêves — « Nous n'avions hélas! dit-il, qu'une insignifiante image de la bergère pyrénéenne. Mais il y a place pour mieux. Une statue, alors, de la Voyante de Massabielle? A vous livrer toute ma pensée, tout mon rêve, je vous dirai bien simplement qu'un groupe de l'Apparition avec ses deux personnages... ce serait beaucoup mieux... ce serait même parfait... Qu'en pensez-vous »?...

Ce que nous en pensâmes? Il devait l'apprendre lorsque, peu après, en 1937, assistant à notre fête du lundi de Pentecôte, il reçut de l'Amicale l'objet de ses rêves. Il en pleura de joie. Aussi, avec quel enthousiasme, une fois rentré dans sa mission, nous rendit-il compte de l'inauguration des chers souvenirs ramenés, là-bas, du pays natal.

Avant de repartir il avait été heureux d'assister aux funérailles de son cadet à Saint-Pé et dans la famille des Oblats, Monseigneur Marque, Archevêque de Colombo (Ceylan)) revenu mourir prématurément en France, et qui ne cachait pas que l'exemple du Père Habay n'était pas étranger à sa vocation de missionnaire.

Naguère encore il nous faisait part des solennités dont ses confrères et son Evêque avaient voulu marquer ses jubilés d'or et de diamant de prêtre et de missionnaire. C'est un témoignage d'amitié auquel tous les amicalistes furent sensibles.

Achèvement

Le Père Habay avait franchi la « septantaine » assez allègrement pour exercer encore un apostolat fécond. Mais on a beau être doué d'un tempérament physique et moral d'une trempe exceptionnelle, aux approches de l'« octantaine », on ne peut pas ne pas accuser la morsure de l'âge. Au bout d'une longue vie d'apostolat merveilleusement actif il restait au cher missionnaire d'y ajouter la couronne du martyre. Du martyre? - Oui, du martyre. L'expression n'a rien d'exagéré. On en jugera. C'est au printemps de 1955 que parurent les premiers signes du déclin de ses forces. Il touchait à ses 80 ans. C'était le prélude du long calvaire qu'il allait mettre dix ans à gravir. Cela débute par un accident grave. Il s'en releva assez facilement. Mais cela continua par deux séjours à l'hôpital, marqués chacun par une intervention chirurgicale. On le crut sauvé! Elles devaient se répéter jusqu'à huit fois dans la décade qui commençait. Pour comble ses mains, ses vaillantes mains, devinrent le foyer d'une sorte d'eczéma tantôt sec tantôt purulent, qui devait rester rebelle à toute médication, envahir même les pieds et lui infliger jusqu'à la fin des souffrances intolérables. Déchargé alors du supériorat il fut heureux de redevenir un simple ouvrier dans le champ du Seigneur et de trouver, en particulier

dans le ministère auprès des enfants qu'il avait toujours aimé, un alibi à ses souffrances.

De grandes joies d'ailleurs lui furent providentiellement ménagées par intervalles. Telle l'offre inattendue, en 1958, de venir représenter le Vicariat de Grouard aux solennités qui allaient se dérouler à Lourdes, à l'occasion du Centenaire des Apparitions. Quel bonheur! Profitant d'une accalmie inespérée dans ses souffrances, à 83 ans, le courageux vieillard entreprit une randonnée fantastique qui devait l'amener à Lourdes, sans doute, où il s'attarda en l'intermibables et ferventes prières aux intentions des missions de Grouard, mais aussi dans les principaux centres de pèlerinage dont le sol de France est constellé, et même jusqu'à Rome. Le voyage dura plus de six mois... sans anicroche notable.

Comme s'il avait trouvé, dans ce dernier contact avec le pays natal, un regain de jeunesse il put, l'année suivante, assurer divers remplacements pour permettre à ses confrères de prendre quelques semaines de nécessaires vacances. Ce qui lui permit de faire, une fois de plus, avec bonheur, le tour de plusieurs des missions auxquelles il avait appartenu. Finalement, il se trouva fixé définitivement à la mission Saint-Bruno dont la résidence devait lui être particulièrement agréable. Désormais, il ne parla plus que de se « préparer au grand voyage » et de « se tenir près du Seigneur » pour être prêt à paraître devant lui.

En attendant il devenait de plus en plus la proie des chirurgiens. Une trêve cependant qui lui apporta des joies de qualité incomparable, 1962 marquait le soixantième anniversaire de son ordination sacerdotale et de son affectation aux missions du Canada. Ce jubilé de diamant, ponctué d'une Bénédiction spéciale de S.S. le Pape Jean XXIII, fut célébré avec toute la solennité et toute la délicatesse que pouvaient suggérer l'affection et la vénération dont le cher jubilaire était entouré par ses confrères du Vicariat de Grouard, Evêque compris.

Après un tel prélude aux joies du ciel, il n'y avait plus qu'à attendre l'heure du Seigneur et le Père Habay prononça son *Nunc dimittis*. Toutefois elle devait tarder encore à venir. Il restait à notre martyr une dernière épreuve à subir, celle de l'isolement. Après une dernière intervention chirurgicale qui le conduisit aux portes du tombeau, l'année 1964 le vit ballotté d'hôpital en hôpital, soigné par des gens, certes dévoués, mais inconnus de lui. Et il fut en proie au sentiment de la déréliction. Se voir mourir loin de ses familiers, loin de ses amis! Dur sacrifice particulièrement pour une âme sensible comme la sienne. Généreusement, le Père Habay l'accepta comme le couronnement de tant d'autres et, à l'exemple du Christ à l'agonie, prononça son *Fiat*.

C'est dans ces sentiments qu'au matin du 31 août 1965, les derniers sacrements reçus, il rendit son âme à Dieu, à l'hôpital Saint-Joseph d'Edmonton, comme il venait d'entrer dans sa quatre-vingt-onzième année.

Il repose maintenant au cimetière de Girouxville à l'ombre de l'église et de la Grotte de Notre-Dame de Lourdes comme il l'avait souhaité. Et aujourd'hui plus d'un de ses confrères, plus d'un de ses paroissiens, après avoir prié pour lui, se surprend parfois à l'invoquer avec confiance.

Daigne Dieu susciter parmi nous des remplaçants qui lui ressemblent!

Jean-Marie Cassagnard